

CHAPITRE I

CHRISTINE DE PIZAN

(1364-1430)

L'IDÉAL POLITIQUE AU FÉMININ ?

On remonte bien loin dans le temps, aux XIV^e et XV^e siècles, lorsque avec Christine de Pizan on voit apparaître pour la première fois un « je » sous une plume féminine... Et pourtant, à l'échelle de l'histoire humaine, et même à l'aune de l'histoire de la littérature, elle est bien tardive, cette apparition ! S'interroger sur l'écriture féminine à la première personne suppose, nous l'avons vu, que cette question soit mise en étroite relation avec celle de la condition féminine, et c'est l'évolution de cette dernière qui explique que, si longtemps après les hommes, les femmes aient osé dire consciemment, haut et fort, « je ».

Nous allons le constater, la société a longtemps figé la femme dans un immobilisme passif et muet ; elle a même longtemps exigé d'elle le silence. Pourtant, c'est au moment où les troubles politiques, où les problèmes que rencontrent les hommes, qui eux agissent et parlent, deviennent plus aigus et menaçants, que s'ouvre une brèche, et que se déploie, sous des modalités certes particulières, une parole féminine d'une couleur nouvelle, d'une aura inconnue jusque alors, et qui suscita une écoute inespérée.

Ainsi naquit à la littérature un auteur, Christine de Pizan ; ainsi écrivit-elle *la Cité des dames*, dans lequel, observant le monde qui l'entoure, l'agitation politique et les dangers que court le système en place, elle propose l'image allégorique d'une cité parfaite, dont la construction lui serait commandée par un trio de déesses, une réponse au discours masculin sur la femme. Posant un « je » qui s'assume dans l'écriture comme « je » sexué et plus précisément comme « je » féminin, elle s'attelle comme seuls l'ont fait les hommes jusqu'à présent, aux problèmes que rencontrent ses contemporains, pour mettre sa voix à la fois au service d'un questionnement politique masculin, et de l'ébauche d'une réflexion sur la condition féminine. Construisant une cité utopique, elle bâtit une image nouvelle de la femme ; elle agit en homme pour faire émerger dans l'écriture la femme.

IMMOBILISME ET BRUISSEMENTS : AU TOURNANT D'UNE ÉPOQUE

La tradition fait commencer le Moyen Âge en 476, avec la chute du dernier empereur romain d'Occident ; elle situe sa fin en 1453, avec la prise de Constantinople par les Turcs... Le Moyen Âge, qui dure près de mille ans, est une période dont le découpage artificiel fait une transition, de l'Antiquité aux Temps modernes ; il ne faut pas pour autant masquer sa diversité... Il a longtemps été entendu de façon toute relative comme le prolongement d'une époque ou les prémices d'une autre. C'est oublier que ces mille années que l'on maintient ainsi dans un brouillard relatif furent jalonnées d'étapes, marquées par des bouleversements qui ont construit la France, riches d'une diversité qui, pour n'être pas toujours sereine, n'en fut pas moins le signe d'un foisonnement particulièrement dense.

Or, à la fin de ces moments si disparates, c'est aux convulsions d'un temps qui finit qu'a assisté Christine de Pizan, entre les XIV^e et XV^e siècles. Ces siècles sont ceux du déclin, qui font suite à l'installation d'un monde féodal où la civilisation est fondée sur l'alliance de la foi chrétienne, de la chevalerie, et des institutions. Le vassal,

par l'hommage et la foi, s'engage auprès d'un seigneur ou suzerain ; il reçoit un fief, une terre dont il tire sa subsistance ; de son côté le monde religieux est chargé du salut des hommes.

Longtemps le pouvoir n'est pas centralisé dans le monde féodal, et si les Croisades ont représenté, du XI^e au XIII^e siècle, une tentative de l'Église pour empêcher que la société ne se déchire, en canalisant les ambitions individuelles dans une entreprise qui avant l'heure annonce les colonisations, et en exaltant l'esprit chevaleresque, la guerre de Cent Ans, de 1337 à 1453, les ravages de la Peste noire et de la famine mettent à mal un pouvoir royal que Philippe le Bel (1285-1314) s'est employé à renforcer. Progressivement les calculs politiques l'emportent sur l'idéal chevaleresque.

Ces tensions sont illustrées par une évolution dans la Littérature : après le développement des universités avec la Sorbonne qui voit le jour en 1252, après l'éclosion de l'art gothique, après deux siècles de foisonnement créatif durant lesquels la langue, l'ancien français, mieux maîtrisée, est enrichie et permet de véritablement s'exprimer, après la mise en place d'une littérature française où éclosent chansons de geste, romans courtois, chroniques historiques et miracles, mystères, les genres traditionnels, tout en se maintenant, se teintent d'un grand formalisme, et d'un esprit satirique plus développé : immobilisme et critique, on est bien, en littérature comme en politique, au moment des convulsions d'une époque aboutie et qui doit évoluer.

LE RENOUVEAU AVEC CHARLES V

C'est en 1338, au beau milieu de ce XIV^e siècle en mouvement, que commence le règne de Charles V, dit « le Sage », et qui, contemporain de Christine de Pizan, exerça sur elle une action et une influence certaines – elle fut d'ailleurs, avec d'autres, sa biographe. Ce règne, qui impulsa un mouvement décisif dans la construction de l'État français, est marqué aussi par de profondes remises en question, et fut donc à même de favoriser un questionnement politique, auquel pouvait se livrer une femme... à condition qu'elle eût accès à la culture.

Le bilan des quarante-deux années de son règne est donc en grande partie politique : il scelle tout d'abord la fin de la première partie de la guerre de Cent Ans, car Charles V parvient à récupérer les terres perdues par ses prédécesseurs, et à restaurer l'autorité de l'État tout en relevant le royaume de ses ruines ; il formalise la décentralisation du pouvoir en mettant en place la politique des apanages, qu'il finance et continue donc de maîtriser, grâce à des impôts permanents. Dans le même temps, la noblesse française sort discréditée des désastres qui se succèdent contre l'Angleterre, tandis qu'avec la montée en puissance de l'artisanat et du commerce émergent les villes, qui n'attendent que l'occasion de revendiquer une liberté et un pouvoir proportionnels à leur importance économique. Les rapports de force évoluent.

Mais surtout, le roi fonde l'unité du royaume et la renforce en encourageant le sentiment national. Ainsi s'installe un monarque dont la figure est celle de la puissance : en janvier 1378, deux ans avant la fin de son règne et alors qu'il est victorieux sur tous les fronts, Charles V reçoit son oncle l'empereur germanique Charles IV ; la visite est l'occasion de témoigner, à travers les fastes d'un protocole minutieusement étudié pour cela, que le roi de France est l'égal de l'empereur. C'est finalement le 16 septembre 1380 que meurt Charles V, affaibli par le décès de sa femme, survenu deux années auparavant. Mais il a su restaurer l'autorité de la couronne : décentralisation, État de droit, sentiment national, image du roi... Il laisse un pays plus fort, force que mettront pourtant en péril ses successeurs.

C'est l'image de Charles V qui nourrit d'abord la réflexion politique de Christine de Pizan, soucieuse de protéger ce qu'il a construit et si admirative de l'homme, véritable personnage, d'après les portraits qu'elle et d'autres en font. Malgré une santé fragile, Charles V a en effet un sens aigu de la majesté royale. Prince à l'esprit vif, il est également calculateur, et celle qui fut aussi sa biographe dit de lui qu'il est « sage et visseux » (retors). Il travaille avec application à sa propre image. La décoration de ses logis fait appel à force images saintes, il s'exprime avec magnificence, manifeste son goût pour le luxe, organise ses journées autour de rituels cérémonieux. Son symbole est le lion.

Le soutien des arts et de l'architecture tient une large place dans le règne, dans la mesure où il voit là un moyen de figurer la restauration de l'autorité royale. Les grands travaux engagés à Vincennes – grand donjon – et à Paris – extension des fortifications, mise en service du premier égout... – sont aussi bien utilitaires que symboliques à cet égard. Rien d'étonnant alors que le roi ait aussi accordé une grande place à la culture. Très instruit, très pieux, il est également adepte de l'astrologie et des autres sciences occultes, raison pour laquelle, parce que cela va à l'encontre de la doctrine de l'Église et de l'Université à l'époque, ainsi que contre l'avis de ses conseillers, il prend toujours soin de maintenir ses croyances dans la sphère privée, sans les laisser interférer dans ses décisions politiques. C'est à juste titre qu'il porte le surnom de « sage ». Sa mauvaise santé ne lui permettant pas de briller dans les exploits guerriers, c'est au règne de Saint Louis qu'il associe l'image du sien.

Patron des arts, il fait reconstruire le Louvre et y fonde la première Librairie royale, laquelle deviendra quelques siècles plus tard la Bibliothèque nationale de France. Elle comporte une très grande quantité d'ouvrages – jusqu'à un millier de manuscrits – dont on dit, et c'est fort probable, qu'il les a tous lus. De fait, une culture aussi vaste et diverse que la sienne est chose rare à l'époque ; aussi s'attelle-t-il, conscient qu'il est de cela, à une politique de vulgarisation, notamment avec la traduction en français de nombreux ouvrages. Disposée sur trois étages, la Librairie royale répond à un projet politique : former une élite administrative. Place de choix accordée à la culture, rôle important de l'éducation, construction d'un projet à l'image d'une création architecturale : on comprend l'influence et la fascination que Charles V a pu exercer sur Christine de Pizan.

LA QUESTION FÉMININE AU MOYEN ÂGE

Toutefois, celle-ci a été également sensible à la condition féminine de son temps, et nous avons là, avec la réflexion politique, la deuxième source de son inspiration, le second déclencheur de l'écriture. C'est

une nouveauté, et en cela Christine de Pizan est un moteur dans l'évolution de la condition féminine, dans la mesure où, pendant la presque totalité du Moyen Âge, jusque avant l'auteur de *la Cité des dames*, la question féminine est une question masculine. Nous entendons par là que ce sont les hommes qui, cultivés et lettrés, aptes à interroger le monde, à le penser et à le modeler, capables de le dire et de le légiférer, ce sont les hommes, pas les femmes, qui posent la question des femmes. Longtemps, c'est plus précisément parmi les clercs que se développe la réflexion sur la nature féminine, laquelle prend en réalité place au sein d'un questionnement plus global : celui du célibat des hommes religieux et, conjointement, de l'influence bonne ou mauvaise que peuvent exercer les femmes sur de tels hommes.

Dans ce cadre, la femme a mauvaise presse : la souffrance, le labeur, la mort même – qui donne la vie y met également fin – seraient entrés dans le monde par la femme, dont la sexualité, le corps et le caractère inquiètent et sont vus comme des choses déroutantes ou dangereuses. L'homme se doit de contrôler ou de châtier cet être menaçant, qui s'oppose à lui comme la nature à la culture, l'exubérance effrayante à la sage pondération. Au regard des clercs, donc, la femme est bien loin de l'homme ; elle en est une ennemie plus qu'un refuge, une pécheresse au corps mystérieux et à l'esprit juste capable de recevoir silencieusement les sermons des prédicateurs. Si l'image de la femme se trouve un temps valorisée par le culte de la Vierge, l'Église a largement contribué à discréditer les descendantes de Pandore...

Ainsi constituée en danger contre lequel il faut lutter, elle est canalisée de mille manières. La première est dans son accès quasi impossible à la lecture et à l'écriture, partant à la culture. La seconde, sociale mais également politique, économique, culturelle même, est le mariage. La femme y est l'objet de stratégies qui l'instrumentalisent, et rarement les choses sont décidées – par d'autres qu'elle – dans son intérêt. Elle a le plus souvent intériorisé son destin, et est un véritable enjeu dans ce rituel hautement codifié : c'est la vision qu'on a alors de la différence des sexes, la vision qu'ont construite les hommes de ce que sont les femmes, qui explique l'élaboration de ces normes, et pèse

sur les destinées individuelles. Le contrôle du mariage devient alors celui des femmes, dans la mesure où, la plupart du temps, celles-ci ne savent, ne peuvent, ou ne parviennent pas à vouloir seulement tirer parti de leur handicap, un handicap d'infériorité créé artificiellement, pour chercher à s'émanciper – en cela Christine de Pizan se distingue de ses contemporaines.

Comme cette donnée physique, ce destin naturel qu'est la procréation, le mariage détermine donc lourdement la vie des femmes. De fait, celles qui ne se marient pas, les célibataires, doivent affronter une vie, un quotidien, une société où rien n'est fait pour qu'elles existent. Quant aux religieuses, elles sont tour à tour inquiétantes, isolées, respectées ou méprisées, soumises au silence et à l'obscurité, la plupart du temps. Le mariage intègre la femme dans la société, pour l'enfermer et la faire taire. Quoi qu'il en soit il apparaît au Moyen Âge comme le lieu où se nouent les destinées féminines, une des clés de la compréhension des rapports entre les sexes, entre l'individu et les groupes auxquels il appartient, entre les sphères familiale et publique. Toutefois, notons qu'il est alors essentiellement, pour la femme, un moyen de maintien à l'intérieur de la seule sphère privée : point n'est envisageable pour elle de sortir, encore moins de parler du dehors, de le penser.

L'espace dévolu à la liberté féminine est par conséquent bien maigre au Moyen Âge ; la construction de l'image de la femme s'en ressent. Du point de vue de l'Église, elle est maudite ; son corps séducteur est dangereux ; elle a des liens privilégiés avec la mort. Mariée, elle est chargée de soins dont elle s'acquitte au quotidien, et qui lui associent dans l'imaginaire populaire des charmes magiques... Mais jamais la possibilité de s'isoler, de s'exprimer, de se distinguer, de s'individualiser.

Ainsi la parole féminine est-elle de nature particulière. La plupart du temps, de même que la question féminine est une question masculine, la parole féminine est une parole masculine. La femme qui parle dans les romans courtois – nous aurons l'occasion de revenir sur ce genre littéraire à propos de Marguerite de Navarre – est un personnage hybride : créée par des hommes, elle prend place dans

des récits qui exaltent des valeurs toutes masculines, et traduisent une organisation sociale, des règles de vie, des lois morales créées par les hommes, pour les hommes. But d'une quête, siège d'exigences multiples, reflet des qualités extraordinaires de celui qui l'a conquise, elle doit avant tout être un faire-valoir de cet être exceptionnel qu'est l'amoureux courtois.

Certes ces romans permettent ainsi de juguler les hommes, de polir leur comportement, d'adoucir leur attitude vis-à-vis des femmes ; mais il ne faut pas oublier que les relations entre les sexes qui sont ici esquissées, la « fine amour », sont pures créations littéraires, un objet culturel et incorporé, dont l'évolution s'est poursuivie de manière autonome, reflétant davantage, au gré des facettes d'un univers symbolique des plus complexes, l'évolution des goûts que celle du quotidien des rapports entre hommes et femmes. Comme le silence des femmes dans la vie réelle entérine leur soumission à une forme de destin, cette parole octroyée, artificielle, fausse, altérante, clame, plus qu'une liberté : un enfermement dans des clichés et des normes.

Adeptes de la norme littéraire et sociale également, les troubadours trouvent leur pendant féminin dans les trobairitz. Mais les récits qui sont ainsi produits par des femmes sont assez codifiés pour que l'émergence du sexe de l'auteur ne soit que grammaticale, et l'idée d'une langue littéraire féminine, propre au sexe féminin et à tout ce qu'il véhicule de particularismes conscients ou non, ne semble que fiction. La question d'une littérature féminine au Moyen Âge ne paraît pas véritablement légitime alors : ceux qui jusqu'à Christine de Pizan portent le nom de textes féminins sont des textes produits par des hommes et où des femmes sont supposées parler – mais à travers quels filtres ! –, ou des textes produits par des femmes qui oublient leur sexe pour laisser bouillonner sans la remettre en question l'écriture littéraire masculine.

La chose est particulièrement sensible pour ce qui regarde les écrits produits par des femmes mystiques. Associée à la Nature et à la magie, à l'ailleurs, la femme est en effet perçue comme un intermédiaire privilégié entre les hommes et le divin, une messagère des dieux. Les transes, les visions revêtent alors un sens particulier, et